

Exercices de traduction pour le 13.05.15 (IIème TS)

Extrait n.1 (texte informatif)

Pierre Bridonneau : *Oui, il faut parler des négationnistes*, 1997

(Note de Michel Fingerhut : nous remercions Pierre Bridonneau et [les Éditions du Cerf](#) de nous avoir autorisés à reproduire ces textes).

Pierre Bridonneau, nantais, universitaire à la retraite, a été membre du corps franc Pommiès ; arrêté en 1943 par la Gestapo, il a été déporté à Buchenwald, puis à Harzungen et Bergen-Belsen. Il fut rapatrié en 1945 et dut alors passer trois ans à l'hôpital. Dans L'Odeur et la Peur (Éd. du Cerf, 1984), il évoque ses souvenirs de la résistance et des camps et raconte comment cette expérience l'a amené à militer pour Amnesty International.

Pierre Bridonneau écrit: « En 1986, l'affaire Roques, à l'université de Nantes où j'enseignais encore deux ans plus tôt, me mobilisa. L'étude de sa thèse et des ouvrages de sa bibliographie me prouva que, sous couvert d'un travail (pseudo-)scientifique, Roques non seulement remettait en cause le génocide juif, mais tentait de réhabiliter le nazisme avec la complicité d'un jury d'enseignants favorables à ses thèses. Ma situation d'ancien déporté me permit de mettre au jour quelques grosses ficelles révisionnistes. En février 1987, je témoignai pour le journal *Libération* lors du procès en diffamation que Roques lui avait intenté. Après quelques années de tergiversations, dans la crainte de faire indirectement de la publicité aux révisionnistes, baptisés depuis négationnistes, je me décidai enfin à écrire ce livre pour les démasquer, incité à cela par le travail de taupe qu'ils poursuivaient. »

Avec cet ouvrage, l'auteur veut fournir des éléments permettant de percer à jour ceux qui travestissent des motivations antisémites sous une prétendue qualité d'historien. Il s'agit non seulement ici de témoigner de faits incontestables, mais de faire clairement apparaître le processus de manipulation des textes et l'entreprise de « désinformation » à laquelle se livrent ceux qui nient ces faits. Il s'agit également de dénoncer certains « intellectuels » qui, au nom d'une liberté de jugement souvent plus politique que philosophique, sont les alliés objectifs des négationnistes. Même s'ils avouent parfois, avec une certaine naïveté, en ignorer les écrits.

Source : <http://www.anti-rev.org/textes/Bridonneau97a/>

Extrait n.2 tiré de *La Trêve* de Primo Levi

Cette infirmerie, qui n'en avait que le nom, regorgeait bien de malades (les Allemands en fuite n'avaient abandonné à Monovitz, Auschwitz et Birkenau que les hommes les plus gravement atteints et les Russes les avaient tous rassemblés dans le camp principal) : mais elle n'était pas et ne pouvait pas être un lieu d'assistance car il n'y avait que quelques dizaines de médecins, malades pour la plupart, les médicaments et le matériel sanitaire étaient inexistants alors que les trois quarts des cinq mille prisonniers avaient besoin de soins.

J'étais dans un énorme dortoir, sombre, rempli jusqu'au plafond de souffrances et de gémissements. Pour huit cents malades environ, il n'y avait qu'un médecin de garde et pas un seul infirmier : c'étaient les malades eux-mêmes qui devaient pourvoir à leurs besoins les plus urgents et à ceux de leurs camarades plus gravement atteints. J'y passai une seule nuit qui restera dans mon souvenir comme un cauchemar ; le matin, on comptait par douzaines les cadavres sur les paillasses ou en désordre sur le sol.

Le lendemain on me transféra dans une pièce plus petite avec vingt lits seulement : je restai couché pendant trois ou quatre jours, en proie à une fièvre très élevée, conscient par intermittence, incapable de manger, et tourmenté par une soif atroce.

Le cinquième jour, la fièvre tombée, je me sentais léger comme une plume, affamé et glacé mais la tête dégagée, les yeux et les oreilles comme affinés par cette vacance forcée, et j'étais en mesure de reprendre contact avec le monde.

Extrait n.3 (*La Mort est mon métier* – Robert Merle)

La première année à la ferme fut très dure. Elsie avait reçu une petite somme qui lui venait de l'héritage de sa tante, et sans laquelle nous n'aurions pu nous installer.

Malgré cela, six mois ne s'étaient pas écoulés que je dus sacrifier le bois de pins. Ce fut un crève-cœur pour nous d'avoir à le couper si vite, car avec lui, notre unique réserve s'en allait.

Notre grand souci, pourtant, ce n'était même pas l'argent, c'était la digue. C'était d'elle que la ferme et par conséquent notre vie à tous deux, dépendait, et ce fut une lutte de tous les instants pour la préserver. Dès qu'il pleuvait un peu longtemps, nous nous regardions avec angoisse, et si un orage violent éclatait au milieu de la nuit, je me levais, enfilais mes bottes, prenais ma lanterne, et allais voir ce qui se passait. Quelquefois, j'arrivais juste à temps et je pataugeais dans l'eau deux ou trois heures à tenter de contenir la crue avec des moyens de fortune. Une fois ou deux, incapable d'arriver seul à boucher une faille qui menaçait de s'élargir, je dus retourner à la ferme chercher Elsie, qui, bien qu'elle fût alors enceinte, sortit de son lit sans une plainte, et travailla avec moi jusqu'au matin. Le jour se leva enfin, la pluie cessa, et c'est à peine si nous eûmes la force de nous traîner dans la boue jusqu'à la maison, et d'allumer du feu pour nous sécher.